

“ Le Tigre de la Lune ”
par Ugo Bellagamba / Michael Rheyss.

(NdA¹ : L'été dernier, à l'occasion d'une de mes fréquentes visites chez les bouquinistes installés sous les arcades de Nyons, ville drômoise de mon enfance où j'aime à me retirer pour écrire et travailler, je mis la main sur un étrange manuscrit, *a priori* anonyme, composé de quelques feuillets très abîmés, visiblement corrompus par le temps et l'humidité. Le vieil homme poussiéreux et taciturne qui tenait la boutique de livres anciens me le céda pour une poignée de pièces bicolores, en m'affirmant solennellement que, s'il ne savait absolument pas de quoi il s'agissait, il l'avait cependant lui-même exhumé des décombres d'une demeure de la vieille ville, détruite sur ordre du conseil municipal, il y a cinq ans, afin de permettre la construction de la toute nouvelle médiathèque, occupant l'espace derrière la nouvelle mairie. Ainsi changent les villes, s'érigent les nouveaux bâtiments publics et disparaissent les anciens quartiers. Sauf dans nos souvenirs. De retour dans ma maison, je m'attelais immédiatement au déchiffrement du document, et j'y passai la nuit entière. Les longues années d'étude passées au Département de Sémantique Générale et de Restauration des Manuscrits de la Faculté d'Aix-en-Provence, trouvèrent enfin leur récompense. Au petit matin, je parvins à une conclusion qui me laissa prostré d'étonnement bien plus que d'harassement. Je fixai, presque incrédule, le document étalé devant moi sur ma traditionnelle *table d'autopsie*. Si je n'avais pas commis d'erreur de jugement, je tenais là une pièce parfaitement originale et inédite, écrite de la main de l'un des principaux romanciers provençaux, de l'un des auteurs français de science-fiction les plus connus, un écrivain qui fut également journaliste et chroniqueur dans les années 1970. Profondément troublé par le contenu de ce manuscrit, je fis les jours suivants des recherches personnelles qui m'apprirent que dates & événements relatés dans les feuillets, coïncidaient parfaitement avec la biographie officielle de cet auteur du 20^{ième} siècle. Cédant à la passion, j'ai récemment décidé d'aller plus loin. Malgré les importantes détériorations du manuscrit, je suis parvenu à rétablir l'ordre narratif de son contenu. Contrairement à ce que j'avais supposé de prime abord, il semble qu'il s'agisse non d'une œuvre de fiction, mais d'un témoignage, peut-être même d'un extrait de journal personnel. J'ai tenté dans les pages qui suivent, d'en proposer une interprétation nécessairement modeste et fatalement imparfaite. Mais, s'il vous plaît, oubliez-moi pour ne retenir que le nom de son véritable auteur...).

¹ Fait à Nyons, le 2 juillet 2000.

Ce sont les hommes d'imagination qui ont raison. Je suis certain que L'homme voyagera à une vitesse plus grande que celle de la lumière. Je suis certain qu'il se posera sur toutes les planètes et qu'il sortira du Système solaire. Je suis certain qu'il naviguera sur le vieux fleuve de la Voie Lactée, et qu'il en partira pour s'élancer vers d'autres peuples d'étoiles. Nous éclatons d'orgueil et tremblons d'émoi parce que nous venons de Nous poser sur la Lune. Comme l'enfant pour la première fois, lâchant la main de sa mère, a franchi l'espace entre deux chaises...

René Barjavel, *Les années de la Lune*, chroniques,
le 22 juillet 1969.

Nyons, le 2 octobre 1985

Me voilà enfin loin de l'agitation parisienne.

Me voilà enfin de retour à Nyons, marchant sur les terres premières de mon enfance, mon regard glissant sur les collines qui ont bercé mon imagination balbutiante, contemplant le bleu céleste à travers les branches mouvantes des oliviers, à l'ombre desquels mes toutes premières amours ont éclos. Je désirais faire ce voyage depuis des mois. Je n'étais plus revenu depuis 1974. Jamais auparavant, je n'avais pris le temps d'y réfléchir, mais la semaine dernière, je suis arrivé à la conclusion que je devais absolument faire ce *pèlerinage temporel*. Et, le faire seul, afin de remuer de mes mains et d'embrasser de mon esprit, le terreau du passé sur lequel s'est épanoui mon amour du monde, des mots, et de la vie.

Oh, ne vous leurrez pas, j'aime profondément Paris. C'est une ville magnifique, plongeant ses avenues rayonnantes vers le futur comme peu de villes peuvent et savent le faire. A ce jour, elle est bien plus belle et plus fascinante que ne le sera jamais sa flamboyante doublure de l'an 2440, décrite par Sébastien Mercier. Mais le problème reste que, sans avoir l'air, et comme l'amante passionnée, Paris vous vide petit à petit de l'intérieur ; elle se nourrit de vous bien plus vite que vous ne pouvez vous gorger de ses splendeurs. Il était temps pour moi de me ressourcer, simplement, de me retrouver un moment face à moi-même, homme toujours limité, tigre jamais rassasié, esprit perpétuellement tendu vers l'infini, vers un avenir radieux, ou odieux peut-être, que les générations suivantes bâtiront, et que mon corps vieilli, mes organes flétris, ne m'autorisent plus qu'à imaginer.

Les miens m'ont parfaitement compris ; même si mes enfants sont vaguement inquiets, aucun d'eux n'a cherché à me dissuader, à me protéger de moi-même.

Peut-être espèrent-ils que je reviendrai de mon cloître de souvenirs avec un nouveau roman, un nouvel essai, un nouveau défi... Ils croient *tellement* en moi. Ils m'aiment, voilà tout. Et, si j'ose m'affranchir une seule semaine de leur amour, ce n'est que pour mieux m'y plonger lorsque je reviendrai.

Pour l'instant, j'ai réinvesti ma mémoire, rouvert les volets de la vieille maison au-dessus de la boulangerie, presque à l'angle de l'avenue qui mène à la route d'Orange, contraignant la lumière, timide et réticente, à réoccuper l'espace. J'ai réveillé la fée électricité, rappelé l'eau de la source coudée, et enfin, préparé la vieille cheminée à accueillir, une fois encore, l'énergie rayonnante du bois qui se consume et de l'homme qui le contemple. Je suis content d'avoir fait restaurer cette maison, il y a quelques années. J'y suis bien.

Nyons, le 3 octobre 1985

Cette nuit j'ai fait un rêve ; un rêve comme je n'en avais plus fait depuis longtemps.

Long, dense, coloré, structuré, narratif, significatif.

Contrairement aux songes habituels qui se perdent dans les brumes évanescentes de l'éveil, celui-ci m'accompagne tout au long de ma journée, se superposant avec obstination au réel que perçoivent les millions de cônes et de plaquettes de mes yeux grands ouverts, et les labyrinthes acoustiques entrelacés de mes oreilles attentives. Quel est donc ce rêve étrange, susceptible de troubler le fonctionnement de mes merveilleuses machines organiques ?

Je suis écrivain, presque par nécessité. Je n'ai qu'un devoir sacré envers mes lecteurs : conter. Mais, dois-je le faire de ce songe-là ? Il me semble qu'il me presse, qu'il commande d'être écrit, lui aussi. Vais-je une nouvelle fois céder, avec ce mélange de fausse réticence et de vraie délivrance ? Confusément, et peut-être pour la première fois depuis que mes mots se vendent, je sens que, même si je l'écris, ce conte-là demeurera pour moi, et pour moi seul. Oui, plus j'y pense et plus j'en ai l'intime conviction. Si je parviens à le faire émerger à la surface du papier, je le garderai pour moi, comme l'un de ces indicibles secrets d'enfant. Jamais je ne le montrerai jamais ; ni à mon éditeur, ni à ma femme, ni à mes enfants, ni même à un ami, aussi cher soit-il. Une fois écrit, je l'enfouirai profondément, dans ma mémoire (ce sera si facile, la vieillesse qui déjà m'appelle y pourvoira d'elle-même) et dans le double fond de la grande armoire ouvragée qui domine la chambre blanche qui fut celle de mes parents,

il y a très longtemps, à l'époque où mon père faisait le pain ; moi seul en connaît l'existence... Alors, voyons un peu, quel était donc ce rêve mystérieux ? Ah oui...ça me revient...

J'ai rêvé que je m'appelais Azel.

Azel Barnstaple pour être exact.

Et aussi, oui, que je vivais sur la Lune, dans un très lointain futur.

J'habitais dans une sorte de mégapole circulaire, harmonieuse et démesurée, nommée Néoropa. Cette ville titanique à l'architecture éthérée, avait été bâtie par les Tous Premiers, ceux qui étaient venus de la Terre. Ils l'avaient conçue de telle manière que le terminateur, séparant constamment les faces claire et sombre de la Lune passât toujours, et exactement, par son centre. La ville, par le jeu d'un mécanisme occulte et ancestral, tournait sur elle-même au même rythme que la Lune et en sens inverse de celle-ci. Ainsi, sa rotation propre permettait à chacun de ses Rayons (ainsi nommait-on les quartiers de Néoropa), de bénéficier tour à tour de la nuit étoilée, du clair de terre, et de l'énergie solaire.

Je résidais, moi Azel Barnstaple, dans le 230^{ième} Rayon, tout près de la Périphérie, là où s'étendaient les vastes domaines agricoles. J'appartenais à la 10^{ième} génération des Sélénites. Dans les quatre-vingt dix premières années de ma jeune vie, je n'avais encore jamais vécu ailleurs, ni même, bien entendu, voyagé ou fugué sur la terre des origines. De toutes façons, fort peu étaient ceux autorisés à le faire. Tout au plus, pouvais-je l'observer à la dérobée, lorsqu'elle se levait, masse verdâtre dans le ciel s'inscrivant dans la lucarne hexagonale de mon unité d'habitation.

La Lune sur laquelle je vivais était terraformée, comme disaient les Scientifiques, dotée d'une atmosphère suffisamment épaisse pour que les néoropiens puissent se promener librement sur les rives de la Mer de la Tranquillité ou éprouver leur résistance physique en escaladant les Monts de Tycho. Oui, tel était mon monde (certes onirique, ne l'oublions pas) : une Lune plus terrestre que la Terre elle-même, qui, si j'en croyais les informations glanées, de-ci de-là, dans l'esprit de mon alter-ego sélénite, n'était plus en revanche qu'une masse moribonde, couverte de ruines radioactives et quasiment dénuée de vie, triste victime de la folie de ceux qu'elle avait portés, qui l'avaient arpentée, souillée, puis abandonnée...

Ce matin, en me levant, je décidai de me rendre à la Faculté de Lettres du 43^{ième} Rayon, et...

Voilà. C'est tout ce dont je me rappelle en cet instant précis. Mon rêve s'arrêtait-il là, ou continuait-il plus longtemps et ma mémoire saturée par la richesse des sons et des images, n'est pas parvenue à suivre ? Ai-je irrévocablement oublié ? Je ne le saurai jamais, sauf si je retrouve cet *Azel quelque chose* la nuit prochaine, ce qui est hautement incertain...

Que fut ma journée en-dehors de ces images étranges et récurrentes ? Calme, sereine, coulant du matin vers le soir comme l'eau de la rivière qui rafraîchit Nyons, l'Eygues, un nom comme un autre, qui n'a d'importance que pour les géographes pointilleux qui ont oublié que derrière la carte, il y a la vie.

Et derrière la vie, gît *l'inconnaissance*, toujours plus étendue que notre savoir, grandissant plus vite que lui, et qu'il nous faut apprendre à appréhender, même si elle nous fait peur au point que nous nous gavons de vérités prédigérées, illusoires béquilles pour masquer notre claudication innée, voiles vaporeux derrière lesquels point sans peine notre fragilité cosmique. Oh, je n'ai nullement l'intention de commencer un nouvel essai, ni même un roman. Non, tout ce que j'avais à dire sur l'homme, l'amour, le temps, je l'ai dit. Ecrit plutôt, déjà offert à mes lecteurs. Tout ce que je pourrai produire maintenant, ne serait que vaine répétition.

Je m'arrête et relis ma dernière phrase. Quasiment à mon insu, je viens de formuler une des toutes dernières vérités de ma vie : j'ai accompli ce que j'étais venu faire, j'ai trouvé ce que j'étais venu chercher, je peux partir en paix. Mais, avant, je veux revoir les miens, encore. Et, en même temps, très paradoxalement, car *a priori* il ne m'est rien, j'aimerais aussi revoir Azel Barnstaple, au moins une autre fois, pour tenter de comprendre pourquoi sa présence dans mes rêves, et celle de son monde lunaire improbable, me trouble tellement...

Le soir tombe, je sors. Je vais marcher dans le rougeoiement vespéral des collines ceignant et protégeant ma chère ville de Nyons. L'air froid me purifiera le corps et les étoiles naissantes me clarifieront l'esprit. C'est déjà ça.

Nyons, le 4 octobre 1985

J'ai réussi. J'ai encore rêvé d'Azel Barnstaple.

Cette nuit, oui, et même plus longtemps...

Dans le rêve, comme la première fois, je suis lui, et (comment le dire clairement ?) d'une certaine manière, je crois comprendre qu'il est moi, presque *par ricochet*...

Je vais à la Faculté de Lettres du 43^{ième} Rayon de Néoropa pour voir si j'ai obtenu mes crédits afin de poursuivre ma recherche doctorale sur la littérature terrienne du 20^{ième} siècle. Oui, car j'ai oublié de préciser : moi, Azel Barnstaple, je suis un universitaire, un chercheur, presque un professeur. J'apprends, j'enseigne, j'approfondis une partie essentielle de la production littéraire des Très Anciens, ceux-là même qui peuplaient la Terre il y a des éons et qui l'ayant dévorée, l'ont laissée derrière eux, moins par choix que par nécessité, après trois, non quatre guerres globales. Les fous. Mais, en même temps, ils sont nos ancêtres, ils sont notre histoire et notre héritage, quoi que nous puissions en penser.

J'emprunte le monorail collectif qui m'emporte le long de l'arc nodal qui dessert tous les Rayons à une vitesse stupéfiante.

Tout autour de moi, les bâtiments de notre Ville Circulaire fragmentent la lumière solaire tels des prismes facétieux. Le temps d'une ascension et d'une descente pour parcourir la courbe mouvante et me voilà arrivé. Dans quelques instants, je saurai si l'argumentaire que j'ai présenté au cycle dernier à la Commission Sélénite d'Attribution des bourses pour l'Exploitation du Chronoscaphe (C.S.A.E.C), a été suffisamment convaincant. Si c'est le cas, j'aurai droit à une, peut-être deux, fugues vers le passé, afin de recueillir des sources complémentaires pour mes travaux.

Je monte les marches claires de la Faculté, dont le parvis imposant domine l'une des sept collines du 43^{ième} Rayon. Ayant traversé la salle des chants perdus, inhabituellement déserte, je me dirige vers le secrétariat général. Mon cœur bat fort. Pourvu que...

Ah oui, j'ai oublié de le préciser : mon sujet porte sur l'œuvre d'un écrivain français de science-fiction, une branche de la littérature du 20^{ième} siècle terrien qui fut à la fois la plus maladroitement désignée, la plus longuement méprisée, mais la plus fondamentalement contemporaine, percevant comme nulle autre les enjeux majeurs de son époque. L'auteur que j'ai choisi, s'appelle René Barjavel et il a vécu de...

Je me suis réveillé en sueur, complètement désorienté.

Tremblant, suffoquant, frissonnant, je suis sorti précipitamment de mon lit et j'ai ouvert la fenêtre, permettant à l'air nocturne de m'enfoncer ses vrilles glaciales dans les bronches et de me cingler l'entrejambe, afin qu'il me rappelle que je vivait et que ma réalité est une ville nommée Nyons, à la fin du 20^{ième} siècle.

Nyons, le 5 octobre 1985

Je me sens de fort bonne humeur, aujourd'hui, sans trop savoir pourquoi.

Suite à la crise d'angoisse de la nuit dernière, je me suis rendormi sans mal, et je n'ai plus fait aucun rêve. J'ai dormi tard dans la matinée, puis je me suis levé, et après un solide petit déjeuner, je suis descendu en ville, j'ai acheté le journal, je l'ai parcouru en marchant lentement dans les rues cossues de la vieille ville. Et, à chaque nouvelle minute qui passait, flânant sans but, je me suis senti de plus en plus heureux, de plus en plus satisfait. C'était pour moi absolument inexplicable. Oh, je ne dis pas que je l'ai regretté. Pas du tout. L'expérience m'a appris que l'essentiel en ce monde était de ressentir : éprouver une telle joie, c'est un cadeau de la vie, et elle en fait peu. Alors, j'ai décidé de lui faire honneur.

C'est seulement, en me couchant, la nuit revenue sur les toits de Nyons, que j'ai enfin compris ce qui m'avait rendu si joyeux toute la journée. C'était tellement évident que je ne l'avais même pas envisagé : bien entendu, j'ai réussi à emporter la conviction des membres de la *Commission* et j'ai gagné mon accès au *Chronoscaphe*... Je...vais...pouvoir...fuguer...

Grâce au Chronoscaphe, moi Azel Barnstaple, j'ai pu remonter le Temps et accéder à de vieilles éditions des œuvres de Barjavel, gravées à la fin du 21^{ème} siècle sur nano-disque. Je les ai toutes lues, copiées, annotées, y compris celles qui ne relevaient pas strictement de la science-fiction (quel terme imparfait, quand ceux de Littérature des Imaginaires ou de Fusion eussent été bien mieux appropriés, exprimé une symbiose entre évasion & réflexion, rêves visionnaires & extrapolation scientifique).

Puis, conformément à ma convention d'exploitation du Chronoscaphe, je suis remonté encore plus loin dans le passé, pour accéder à des sources en papier (on appelle cela des livres). Et, je les ai trouvées ! J'ai eu du mal à les compulser, manquant de pratique, déchirant souvent des pages bien trop fragiles. Mais, au bout d'une semaine entière (c'est à dire ¼ de cycle) d'immersion dans ce 20^{ème} siècle âpre et chaotique, ce merveilleux et troublant laboratoire de toutes les déviances et de toutes les passions humaines, une semaine passée à feuilleter encore et encore les œuvres de Barjavel, je pris conscience que mon lien avec cet auteur allait bien au-delà du simple intérêt scientifique. Je le soupçonnais déjà, certes, mais à cet instant-là, je dus admettre ma fascination croissante pour Barjavel, particulièrement alimentée par deux de ses

œuvres que je lisais et relisais quotidiennement et qui me troublaient bien plus que je l'aurai souhaité : Ravage et Le Voyageur Imprudent.

Pourquoi me troublaient-elles à ce point ?

Parce que j'aurai pu les avoir écrites moi-même ?

Parce qu'elles décrivaient mon monde, son histoire, et mon voyage mieux que je n'aurai su le faire moi-même ?

Je ne sais pas si c'est la véritable raison...

Il faudra qu'à mon retour j'en parle au maître-fugueur de ma Faculté. Mais, avant cela, il me reste une dernière chose à faire, certes illicite.

Cela me coûtera vraisemblablement l'interdiction permanente de réutiliser le Chronoscaphé, et peut-être même mon poste d'assistant me sera-t-il retiré. Ils diront que j'ai outrepassé le cadre scientifique de ma recherche, mais, peu m'importe. Il faut vivre les choses quand elles se présentent. Profiter du passage lorsqu'il s'ouvre, quelles que soient les conditions, même si elles sont tout sauf optimales.

J'ai pris donc ma décision : je vais fuguer à Nyons, ville natale de Barjavel.

Je vais y fuguer juste à l'époque précise où il y vivait encore, dans les années 1930 de l'ancien calendrier terrestre, c'est-à-dire avant même les débuts de sa carrière d'écrivain et de journaliste. Je vais le chercher. Je vais chercher ce jeune homme plein de potentialités, d'aspirations, de curiosité. Oui, le débusquer dans les replis du temps et de l'espace, et enfin, le rencontrer. Je veux lui parler, échanger quelques mots, des impressions, juste un moment, un moment pour le comprendre, un seul instant volé à l'éternité, à l'inéluctabilité, après quoi, je m'en retournerai sur la Lune et dans son avenir, je retrouverai ma mégapole sélénite de Néoropa, pour y assumer mes fautes et y savourer ma joie, pendant de longs cycles.

J'y vais...

Nyons, le 6 octobre 1985

Je suis fatigué. Je suis troublé. Je suis altéré.

Plus je dors, plus je suis fatigué.

Plus je dors, plus je rêve.

Plus je rêve, moins je suis.

J'ai peu à peu perdu la notion du temps et il me faut réagir. Je vais appeler les miens, mes enfants Jean & Renée, leur demander de venir me chercher. Cette histoire de retour aux sources va trop loin. Je dois faire face à des souvenirs trop anciens qui s'avancent masqués.

Oui, je parle bien de *souvenirs*, car sous le couvert d'une épopée onirique des plus absurdes, j'ai l'impression d'avoir réappris une vérité ancestrale sur moi-même, sur mes origines réelles. Ce personnage lunaire surgi de mon inconscient plus que de mon imagination, cet *Azel Barnstaple* m'envahit peu à peu, comme un frère que je n'ai jamais eu et qui me reprocherait de lui avoir volé le droit à l'existence, comme un père qui ne m'aurait jamais eu et qui viendrait me tirer de mon coma primordial pour m'attirer contre lui et me chanter la vie, comme un double qui m'en voudrait d'avoir été le mien.

Cette histoire, coûte que coûte, doit finir, demain au plus tard. Oui, c'est ça : demain je repars. La paix que j'étais venu chercher m'a caressé, puis s'est échappée. La vérité l'a remplacée, malgré ma vigilance. Elle s'est glissée dans mes draps, dans les replis de ma conscience et m'a dévoilé ce qu'encore maintenant, je n'ose accepter comme une *révélation*.

Et pourtant, je le sais, mon corps le sait, et tout mon être : ceci est vrai, parfaitement vrai.

Par tous les univers, comment ai-je pu me mentir à ce point ? René Barjavel, est-ce bien moi ?

Au secours, Azel, toi qui est mon seul repère à présent, viens à moi !

Dormir, et rêver encore une fois, là est *la clef*...

Nyons, le 7 octobre 1985

Moi, Azel Barnstaple, j'ai réussi à tromper la vigilance du comité, et ma propre timidité. Ils m'ont cru guidé par un pur intérêt scientifique, mais une toute autre passion m'a hanté depuis le début de mes recherches. Latente d'abord, puis de plus en plus impérieuse. J'ai tout fait pour obtenir le Chronoscaphé car, je voulais en réalité, non point étudier, mais rencontrer Barjavel. Par l'œuvre, j'en suis venu à l'homme. Je rêvais de le regarder bouger, l'observer vivre, l'épier écrire, et apprendre de lui tout ce qu'un livre ne peut que suggérer. En retour, je comptais lui conter mon monde. Je l'ai compris peu à peu.

Et cette dernière action, totalement contraire aux codes suivis et enseignés par les fugeurs, je sais à présent que je dois absolument l'accomplir. D'ailleurs, pour être exact, je l'ai déjà accomplie, j'en suis désormais convaincu. Car, sinon, comment Barjavel aurait-il pu écrire Ravage qui n'est autre chose que l'histoire, à peine déformée, de la Terre des Très Anciens, comment aurait-il pu décrire avec autant de pertinence ce voyageur imprudent et ses errances temporelles, s'il n'avait pas au préalable discuté avec moi des possibilités et des limites du Chronoscaphé ?

Par hasard ? Soyons sérieux. Vous savez, presque rien n'arrive par hasard. Le hasard seul ne peut pas gérer des concordances nées d'une succession d'événements qui, eux-mêmes ne sont pas aléatoires. Le hasard peut détruire facilement, mais jamais construire aisément. Le hasard ne peut pas faire que les choses arrivent, il ne sait que les défaire ; il peut faire s'effondrer une ville toute entière, mais, et même sur des millions d'années de possibilités égrenées patiemment les unes après des autres, le hasard ne bâtira jamais une cité radieuse à partir du néant.

Je dois voir Barjavel, car je l'ai déjà vu.

C'est tout simple.

Il n'y a aucun paradoxe là-dedans, mais au contraire, une cohérence absolue, nécessaire.

Un dernier doute me taraude cependant. Et s'il n'était pas là, malgré toute la superbe de mon raisonnement logique ? Et si je cherchais en vain, pendant des cycles et des cycles sans le trouver ? Accepterai-je d'avoir pu me tromper ? Accepterai-je de revenir en arrière à la fois bredouille et coupable ? Non, je ne le supporterai pas. Si c'est le cas, je ne reviendrai jamais. Je me débarrasserai du Chronoscaphe et je me fonderai dans ce 20^{ième} siècle que je connais désormais aussi bien, peut-être mieux, que mon propre temps. Et, ils ne me retrouveront pas. Mais, je suis confiant.

D'ailleurs, cette nuit, je rêverai sûrement que je suis avec B..., non, que je suis Barjavel...oui.

Nyons, le 8 octobre 1985

Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais Azel Barnstaple.

Mais tout est clair en moi, à présent.

Ce soir, je le sais, je ferai encore le même songe. Je rêverai que je suis venu du futur, de la Lune, de l'harmonieuse Néoropa, pour terminer ma thèse sur René Barjavel, et pour le rencontrer. Alors, évidemment, et je connais la suite de ce songe récurrent comme si je l'avais déjà fait, je rêverai que je n'ai jamais trouvé Barjavel, et que, de dépit, par défi et surtout par nécessité, j'ai décidé de rester dans le passé, en me glissant dans cette famille qui avait le cœur vide d'avoir perdu l'un de ses trois enfants ; et, en même temps que leur amour, j'ai pris sa place et sa chambre, au-dessus de la petite boulangerie... Enfin, je rêverai que, peu à peu, presque malgré moi, je me suis mis à écrire...

Depuis le début, je n'ai jamais eu le choix, car ce qui sera doit avoir été, nécessairement.

Et, bien sûr, j'ai commencé par *Ravage*...tant que ma mémoire du futur était encore fiable.

Au moment de m'endormir, j'écris ceci : Azel c'est moi et René c'est celui qui n'existait plus. Alors, il a bien fallu que je le crée, puisque je l'avais lu. J'ai falsifié une existence, au nom d'une œuvre. Je ne le regrette pas.

Cette nuit, demain, hier...

Qu'est le temps face à l'infini de l'esprit humain ?

Azel Barnstaple, René Barjavel... Qu'est-ce qu'un nom sinon la surface d'un océan qui se meut ?

De rêve, je n'ai plus besoin. Je dors et je me vois dormir. Je bois à une source claire, mais bientôt ma soif se tarit, et enfin, je me réveille...

Demain, je quitte Nyons.

Je repars pour Paris, en train.

Je n'ai pas appelé mes enfants, finalement : il était inutile de les déranger, de les troubler, maintenant que tout va bien. Il est temps pour moi d'oublier à nouveau cette connaissance révélée, maintenant qu'elle a rempli son rôle d'exécuteur testamentaire d'Azel. Elle est inutile, voire dommageable aux miens et à ce siècle ; aussi, vais-je cacher ces feuillets là où je l'ai prévu. Et peut-être glisseront-ils le long des siècles ; peut-être atteindront-ils la Lune ; mais je ne le crois pas : je les aurai trouvés...

Il me reste un dernier vœu à formuler : puisse l'avenir demeurer ouvert et être différent de celui que j'ai connu ; puisse la Lune veiller sur tous ceux qui, parmi les tigres humains, sauront ne pas laisser leur faim conjurer le paradis de demain...

***Nous avons regardé autour de nous et nous avons vu l'incohérence
Regardons plus loin et nous serons éblouis par la lumière de l'harmonie
Il y a dans tout l'univers, de ses détails les plus infimes à ses ensembles
Aux dimensions inimaginables, une volonté, un ordre, une logique.
Dans l'espace et dans le temps. Cela ne peut pas se terminer sur Terre,
au moment d'aboutir, en un fiasco absurde...***

R. Barjavel, *Journal d'un homme simple*, Annexe,
le 16 novembre 1981
